



Par l'auteur de
SEUL DANS BERLIN

HANS FALLADA
Le Cauchemar

DENOËL
& D'AILLEURS

Le Cauchemar

DU MÊME AUTEUR

Quoi de neuf, petit homme ? Denoël, 2007, Folio, 2009

Le Buveur, Denoël, 2010, Folio, 2012

Seul dans Berlin, Denoël, 2014, Folio, 2015

Hans Fallada

Le Cauchemar

roman

Traduit de l'allemand par Laurence Courtois

DENOËL

Titre original
Der Alpdruck

© Éditions Denoël, 2020

Couverture : Constance Clavel Image : © Keystone/ Gettyimages

Prologue

L'auteur de ce roman n'est aucunement satisfait de ce qu'il a écrit dans les pages suivantes, de ce que le lecteur a maintenant imprimé sous les yeux. Lorsqu'il rédigea le plan de ce livre, il s'imaginait décrire, à côté des défaites, des maladies, du découragement – à côté de tous ces effets secondaires inévitables que la fin de cette terrible guerre a apportés à chaque Allemand –, il s'imaginait qu'il pourrait aussi décrire des moments de sursaut. Des actes nobles et courageux, des heures pleines d'espoir – cela ne lui fut pas donné. Ce livre est resté pour l'essentiel un rapport médical, l'histoire de cette apathie qui s'est emparée de la majeure partie, et surtout de la plus décente partie du peuple allemand en avril 1945, et dont beaucoup de gens ne se sont pas encore libérés aujourd'hui.

Le fait que l'auteur n'ait rien pu y changer, qu'il n'ait pas pu apporter plus de légèreté et de gaieté à ce roman, ne tient pas qu'à sa manière de voir, cela tient surtout à l'état général du peuple allemand, qui aujourd'hui encore, plus d'un an et trois mois après la fin des hostilités, est toujours sombre.

Si le roman est, malgré ces défauts, proposé au public, c'est parce qu'il est peut-être un *document humain*¹, un rapport le plus fidèle possible de ce que les Allemands et les Allemandes

1. En français dans le texte.

ressentirent, souffrirent, accomplirent, d'avril 1945 jusqu'à l'été suivant. Peut-être que dans les prochains temps, déjà, on ne comprendra plus cette paralysie qui influença de façon si funeste cette première année après la guerre. Une histoire médicale donc, pas une œuvre – mes excuses ! (L'auteur lui non plus ne pouvait pas sortir de sa peau, l'auteur lui aussi était « paralysé ».)

Il a été question à l'instant de « rapport fidèle ». Mais rien de ce qui est raconté dans les pages qui suivent ne s'est passé comme on l'a écrit ici. Un livre comme celui-ci ne peut pas, déjà pour des raisons de place, dire tout ce qui est arrivé ; il a fallu constamment faire des choix, il a fallu inventer, les faits rapportés ne pouvaient être utilisés sous leur première forme et durent être modifiés. Cela ne change rien au fait que tout ceci est pourtant « vrai » : tout ce qui est raconté ici *pourrait* s'être déroulé ainsi et est aussi un roman, donc une création de l'imaginaire.

La même chose vaut pour les personnages présentés : tels qu'ils ont été décrits ici, aucun n'existe en dehors de ce livre. Ces événements ont suivi les lois de la narration, et il en fut de même pour les personnages. Certains sont inventés, d'autres sont composés à partir de plusieurs.

Ce ne fut pas réjouissant d'écrire ce roman, mais il semblait important à l'auteur. Il garda toujours à l'esprit, entre les sursauts et les défaites, ce qui fut vécu intérieurement et extérieurement après la fin de la guerre. Presque tous avaient perdu la foi et finirent pourtant par retrouver un peu de courage et d'espoir – voilà de quoi il est question ici.

Berlin, août 1946

H. F.

PREMIÈRE PARTIE
La chute

Une illusion

Toujours, au cours de ces nuits autour du grand effondrement, Dr Doll, quand il parvenait parfois à s'endormir vraiment, était hanté par le même rêve angoissant. Ils dormaient très peu ces premières nuits, s'attendant constamment avec angoisse à tout type de menaces physiques ou morales. La nuit était depuis longtemps tombée – après une journée pleine de tourments –, et ils étaient encore assis aux fenêtres et guettaient au-dehors si un ennemi arrivait, observant la petite prairie, les buissons, l'étroit chemin de ciment, et ce jusqu'à ce que tout se mêle dans leurs yeux douloureux et qu'ils ne distinguent plus rien.

Souvent l'un demandait : « Et si nous allions plutôt nous coucher ? »

Mais la plupart du temps personne ne répondait, et ils restaient assis, les yeux fixes, et ils avaient peur. Jusqu'à ce que le sommeil se jette sur Dr Doll, comme un brigand qui poserait sa grande main sur tout son visage pour l'étouffer. Ou bien c'était comme une épaisse toile d'araignée qui pénétrait dans sa gorge en même temps que l'air

qu'il respirait, et qui s'emparait de sa conscience. Un cauchemar...

C'était déjà assez pénible de s'endormir ainsi, mais après ce genre d'endormissement venait en outre un rêve angoissant, toujours le même. Et en l'occurrence, Doll rêvait de ceci :

Il était allongé au fond d'un gigantesque cratère de bombe, sur le dos, les bras pressés contre ses côtes, pris dans la glaise jaune. Sans bouger la tête, il pouvait voir les troncs d'arbres tombés dans le cratère, ainsi que les façades des immeubles avec leurs trous de fenêtres vides et derrière lesquelles il n'y avait plus rien. Parfois Doll était tourmenté par la crainte que ces choses pourraient tomber plus profondément dans le cratère et ainsi se précipiter sur lui, mais jamais aucune de ces ruines menaçantes ne bougeait.

L'idée aussi le tourmentait que mille veines d'eau et sources souterraines pourraient le submerger et remplir complètement sa bouche de l'épaisse glaise jaune. Impossible d'en réchapper, car Doll savait qu'il ne pourrait jamais se relever de ce cratère par ses propres forces. Mais cette crainte aussi était infondée, car il n'entendait jamais le moindre bruit de sources et de ruissellement, et un silence de mort régnait dans cet immense cratère de bombe.

La troisième impression qui le tourmentait était elle aussi une illusion : de gigantesques nuées de corbeaux et de corneilles défilaient sans interruption dans le ciel au-dessus du cratère ; il craignait énormément qu'ils n'aperçoivent leur proie dans la glaise. Mais non, le silence de mort persistait,

ces nuées n'existaient que dans l'imagination de Doll, il aurait au moins dû entendre leurs cris.

Néanmoins, deux autres choses n'étaient pas imaginaires, il les savait avec certitude. L'une d'elles était la suivante : la paix régnait enfin. Aucune bombe ne déchirait plus l'air en hurlant, plus aucun tir n'explosait ; c'était la paix, le silence était revenu. Une dernière et gigantesque explosion l'avait encore expédié dans ce sol glaiseux. Et il n'était pas seul dans cet abîme. Bien qu'il n'entendît jamais un seul bruit et qu'il ne vît rien d'autre que ce qui a été décrit, il le savait pourtant : avec lui se trouvaient ici toute sa famille, et tout le peuple allemand, et même aussi tous les peuples d'Europe, tous aussi démunis et sans défense que lui, tous tourmentés par les mêmes angoisses que lui.

Mais toujours, durant ces interminables et atroces heures de rêve, alors que Dr Doll, dans la journée pourtant actif et énergique, était anéanti et qu'il n'y avait plus qu'angoisse en lui – toujours dans ces minutes de sommeil assassines, il voyait encore autre chose. Et voici ce qu'il voyait :

Au bord du cratère, silencieux, et calmes, et immobiles, étaient assis les Trois Grands. Même en rêve il ne les appelait que par ces noms que la guerre avait gravés dans son cerveau de façon indélébile. Avec eux apparaissaient les noms de Churchill, Roosevelt et Staline, bien que l'idée le tourmentât parfois qu'il y avait encore eu un changement récemment.

Ces Trois Grands étaient assis très près ou en tout cas pas très loin les uns des autres ; ils étaient assis là, comme s'ils venaient tout juste d'arriver de leurs contrées respectives,

et observaient, le regard fixe, dans un silence endeuillé, le gigantesque cratère où gisaient Doll, et sa famille, et le peuple allemand, et tous les peuples d'Europe, souillés et sans défense. Et alors qu'ils restaient là, muets et pleins de tristesse, Doll savait avec certitude et du plus profond de son cœur que les Trois Grands réfléchissaient intensément et sans discontinuer à la façon de l'aider à se relever, et avec lui tous les autres, et comment, à partir d'un monde profané, rebâtir un monde heureux. Oui, les Trois Grands y réfléchissaient constamment, pendant que d'infinies nuées de corneilles passaient au-dessus du pays pacifié pour retourner chez elles, migrant des champs de bataille jusque dans leurs anciennes aires, et alors que des sources calmes ruisselaient sans un bruit, et dont l'eau amenait la glaise jaune toujours dangereusement plus proche de sa bouche.

Mais lui, Doll, ne pouvait rien faire ; avec ses bras collés contre son corps il ne pouvait rien faire d'autre que rester allongé en silence et attendre que les Trois Grands cogitant tristement aient pris une décision. Voici ce qui peut-être, dans ce rêve angoissant, torturait le plus Doll : alors qu'il restait menacé par de multiples dangers, il ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre en silence pendant un temps infini, infini ! Les façades vides des immeubles pouvaient s'effondrer sur lui, les nuées de corneilles pouvaient découvrir l'homme sans défense, la glaise jaune pouvait emplir sa bouche : il ne pouvait rien faire qu'attendre, et peut-être que cette attente serait fatale pour lui et pour les siens qu'il aimait tant... Peut-être allaient-ils tous encore sombrer !

Il fallut beaucoup de temps avant que les derniers restes

de ce rêve angoissant quittent Doll ; il ne s'en libéra complètement que lorsqu'un tournant dans sa vie l'obligea à cesser de cogiter et à se remettre au travail. Mais il fallut plus de temps encore pour que Doll reconnaisse clairement que ce rêve angoissant, spectre surgi entièrement de son for intérieur, ne faisait que le duper et l'abuser. Ce rêve avait beau être atroce, Doll avait pourtant cru qu'il était vrai.

Cela dura longtemps avant qu'il comprenne qu'il n'y avait personne dans le monde prêt à l'aider à se relever de cette boue où il était tombé. Pas une âme, pas les Trois Grands, encore moins ses concitoyens, personne ne s'intéressait à Dr Doll. S'il succombait dans la glaise, c'était d'autant plus grave pour lui, mais que pour lui ! Aucun cœur dans le monde ne s'alourdirait pour autant. S'il avait encore sérieusement le souhait de travailler et de représenter quelque chose, ce n'était que son affaire à lui de surmonter cette apathie, de se relever, d'essuyer la boue de ses vêtements et de se mettre au travail.

Mais Doll, à cette époque, était bien loin de cette révélation. Une fois que la paix fut enfin arrivée, il crut encore longtemps que le monde entier n'attendait que de pouvoir l'aider à se remettre sur pied.

Une autre illusion

Le matin de ce 26 avril 1945, Doll s'était enfin réveillé de bonne humeur. Après avoir attendu dans l'inaction la fin de la guerre pendant des semaines et des mois, l'instant de la libération semblait tout proche. La ville de Prenzlau était prise, les Russes pouvaient arriver à tout moment ; la veille, des avions avaient déjà survolé la ville, et ce n'étaient pas des avions allemands !

Mais la meilleure nouvelle n'était arrivée que tard le soir aux oreilles de Doll : la SS se repliait, le Volkssturm, la milice populaire, était dissous, on ne défendrait pas la petite ville de l'avancée des Russes ! Un poids immense était tombé de son âme : depuis des semaines, il n'avait plus osé quitter sa maison afin de ne surtout pas attirer l'attention sur sa personne. Car il était résolu à ne pas se battre dans le Volkssturm.

Bon, avec ces renseignements opportuns, il pouvait de nouveau se risquer devant sa porte sans se soucier du bavardage de ses chers voisins, qui étaient au moins trois à pouvoir l'observer par-dessus les haies et les clôtures. Il sortit

donc avec sa jeune épouse dans cette magnifique journée de printemps. Le soleil brillait chaudement, et sa chaleur – tout particulièrement ici, près de l'eau – faisait un bien fou. La verdure se paraît encore des mille nuances légères et joyeuses de sa première croissance, et le sol sous les pieds semblait gonfler et se soulever sous l'action pressante de sa fécondité.

Une fois Doll posté agréablement devant sa maison avec sa femme, son regard se posa sur deux massifs de vivaces qui longeaient chaque côté de l'étroit chemin cimenté menant à sa porte. Dans ces massifs aussi, tout verdoyait, oui, quelques fleurs éclosaient même déjà avec les premiers muscaris, les primevères et les anémones. Mais ce spectacle, en soi réjouissant, était gâché par un enchevêtrement de fils de fer qui, en partie arrachés, en partie attachés à de méchants piquets, froissaient les jeunes pousses de leur désordre, et rendaient même dangereux le chemin cimenté avec leurs bouts retombant traîtreusement.

À peine son regard s'était-il posé sur ce fouillis que Doll s'écria : « Voilà ce que je vais faire aujourd'hui ! Ce misérable réseau de fils de fer m'énerve déjà depuis longtemps ! » Il alla chercher la pince et la houe et se mit à sa tâche avec entrain.

Pendant qu'il s'affairait ainsi au soleil, il pouvait de nouveau observer les parcelles de ses plus proches voisins. Bientôt il remarqua une activité inhabituelle. Que ce soit ici ou là-bas, on courait dans tous les sens, on tirait des valises et des meubles hors de la maison pour les mettre dans la remise et inversement, on déambulait sans but apparent

une bêche à la main, que l'on plantait ici ou là, comme à l'aveuglette.

Voilà qu'un voisin se précipitait sur le ponton et y restait les mains dans les poches, comme s'il avait soudain beaucoup de temps. Puis quelque chose tombait bruyamment dans l'eau, et après s'être retourné de façon démonstrativement discrète pour vérifier que personne ne l'avait observé – Doll continuait à biner avec entrain –, il retournait dans sa maison à grandes enjambées, comme plongé dans de profondes pensées, où une activité fébrile s'emparait de lui à nouveau.

Puis soudain tout cela s'arrêtait. Des groupes se formaient autour des clôtures et chuchotaient avec zèle. Voilà que de gros paquets changeaient de propriétaire par-dessus le grillage, et tout ce petit monde s'éparpillait, jetant à nouveau de pressants regards de tous côtés, occupé à nouveau par d'autres cachotteries.

Doll, qui n'habitait que depuis quelques mois sur ce terrain appartenant à sa deuxième femme, restait exclu de toute cette activité en tant qu'« étranger », et il s'en réjouissait. Car toutes ces flagrantes cachotteries étaient menées presque uniquement par des femmes et de très vieux hommes, Doll les traitait d'« affaires de bonnes femmes » et les méprisait à ce titre.

Certes, il ne put longtemps se réjouir de son isolement, car deux dames apparurent sur son terrain, de prétendues amies de sa femme. Ces femmes, qu'il n'avait jamais pu supporter, s'arrêtèrent près de lui et firent les étonnées qu'il puisse avoir du temps pour un travail comme celui-ci

en une journée comme celle-là. Les Russes étaient pourtant sur le point d'arriver !

Avec un sourire un peu moqueur, Dr Doll, que sa femme avait rejoint maintenant, expliqua qu'il dégageait justement les chemins pour ces visiteurs si longtemps attendus. Étonnées, les dames s'informèrent ; pensait-il donc attendre l'ennemi ici sur place, c'était bien peu indiqué avec deux enfants, une grand-mère et une jeune femme. Quoi qu'il en soit, ici, les riverains de ce hameau de la petite ville avaient tous décidé de prendre les barques au soleil couchant pour rejoindre l'autre rive du lac et, cachés au fond des bois, d'attendre là-bas la suite des événements.

La femme de Doll répondit pour lui à ses amies : « Nous ne ferons rien de tel. Nous ne bougerons pas d'un pouce, nous ne cacherons rien ; c'est à la porte de notre maison que mon mari et moi saluerons les libérateurs si longtemps attendus ! »

Les dames réagirent avec vigueur contre cette décision, mais plus elles s'emportaient, et plus elles flanchaient dans leur résolution, et plus douteuse leur semblait la sécurité du fond des bois, à l'instant si hautement vantée, et quand elles s'en furent enfin, Doll sourit à sa femme : « Tu vas voir qu'elles ne vont rien faire du tout. Elles vont encore caqueter et s'agiter pendant quelques heures comme des poules avant l'orage, déposer ici quelque chose et prendre là autre chose. Mais en fin de compte, elles finiront par s'asseoir, épuisées, et faire ce que nous faisons tous depuis des semaines : attendre d'être sauvés. »

Au sujet de ses amies, Frau Alma était du même avis

que son mari, mais quant à elle, elle ne se sentait ni épuisée ni disposée à attendre patiemment. Après le repas, elle annonça à Doll, qui, après cet inhabituel travail matinal, voulait s'allonger un peu sur le canapé, qu'elle allait pédaler en vitesse jusqu'en ville pour compléter ses médicaments contre la bile, elle en aurait peu l'occasion dans les prochains jours.

Doll avait quelques appréhensions, puisque les Russes pouvaient arriver d'un moment à l'autre, il valait mieux attendre ensemble à la maison. Mais il savait aussi d'expérience qu'il était absolument vain de détourner la jeune femme d'un de ses projets au motif de dangers potentiels. Des douzaines de fois, sous les pires pluies de bombes, en combattant les incendies dévastateurs de Berlin, lors des attaques aériennes, elle lui avait démontré qu'elle était absolument sans crainte. Il dit alors avec un léger soupir : « Si tu veux ! Fais attention à toi, ma douce ! » Il la regarda partir à vélo par la fenêtre, s'allongea en souriant sur le canapé et s'endormit.

Entre-temps, Frau Alma pédalait avec empressement, grimpait et descendait les côtes en direction de la petite ville. Sa route passa d'abord sur des sentiers isolés où se dressait à peine une maison, puis sur une allée bordée de villas. Là déjà, elle remarqua qu'il n'y avait absolument personne dans les rues et que les villas avaient l'air inhabitées, presque fantomatiques – peut-être du fait des fenêtres qui étaient toutes sans exception fermées. Probablement déjà tous dans les bois, pensa Frau Doll, et elle sentit encore grandir son allant.

La Seconde Guerre mondiale s'achève à peine dans ce bout de campagne allemande lorsque Herr Doll, un écrivain d'âge mûr, est désigné par les Russes maire par intérim de son village. Le couple qu'il forme avec sa jeune épouse, riche veuve d'une précédente union, ne manque pas de susciter les médisances. Et son nouveau statut d'homme de pouvoir, au lendemain de la chute des nazis, n'arrange rien. Le couple persécuté fuit pour Berlin où tout n'est que ruines et désolation. Ils devront s'accrocher à chaque étincelle d'humanité pour se reconstruire au milieu des décombres.

Le Cauchemar dresse un sévère réquisitoire contre le peuple allemand tout en rendant compte de sa profonde souffrance. Cette œuvre, la plus personnelle d'Hans Fallada, n'était plus disponible depuis plus de soixante ans. Elle est proposée ici dans une nouvelle traduction.

Hans Fallada, pseudonyme de Rudolf Ditzgen (1893-1947), exerça une multitude de métiers – gardien de nuit, exploitant agricole, publicitaire – avant de devenir reporter puis romancier. Écrivain réaliste populaire, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont le mondialement connu *Seul dans Berlin* (Denoël, 2014 pour la nouvelle traduction).



Le Cauchemar
Hans Fallada

Cette édition électronique du livre
Le Cauchemar de Hans Fallada
a été réalisée le 9 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207144282 – Numéro d'édition : 346831).
Code Sodis : U23343 – ISBN : 9782207144299.
Numéro d'édition : 346832.